

Séminaire Résilience urbaine
Cycle 2009 – 2010
Séance du 19 novembre 2009
« Résilience et catastrophes »

Compte-rendu réalisé par Louise Bréhier et Laure Voileau, élèves de première année.

Intervention de Julie Hernandez, doctorante sur la reconstruction de la Nouvelle Orléans, à l'origine spécialiste de géographie urbaine et villes américaines. « Mon sujet de thèse m'est tombé sur la tête »

Introduction

Le concept de résilience n'est pas venu directement pour parler du cas de la Nouvelle Orléans. Elle a d'abord employé résilience pour traduire « recovery ». « Recovery » n'est pas l'équivalent de « rebuilding » (reconstruction physique, des infrastructures). Recovery n'est donc pas traduit pas reconstruction : il faut plus que la reconstruction des infrastructures pour reconstruire une ville.

La résilience traduit mieux la capacité à absorber un choc tout en conservant un fonctionnement convenable. Il reste que ce concept est difficile à modéliser.

L'absorption du choc serait soit le retour à une situation qui est peu ou prou celle d'avant la catastrophe soit l'intégration des conséquences de la catastrophe dans le système, de sorte que la vulnérabilité du système soit moindre au prochain choc de par l'apprentissage issu du premier. La double interprétation de l'absorption du choc rend encore plus problématique la notion de résilience.

A la Nouvelle Orléans la catastrophe Katrina a affecté toutes les composantes du système urbain.

Katrina a eu des conséquences multiples

- Conséquences démographiques

Vers le 12 septembre la Nouvelle Orléans est vide hormis les employés fédéraux. C'est une ville sans citadins, où les habitants sont revenus à des rythmes différents. Il faut aussi insister sur les différences qualitatives de la population : une population latino qui n'était pas là avant est arrivée. La bulle économique des ONG a aussi amenée un grand nombre de jeunes volontaires blancs.

- Conséquences physiques

Elles sont spectaculaires pour 30 % des quartiers : les réseaux et infrastructures y sont détruits, le tissu urbain inondé à 80% et des maisons sont dégagées de leurs fondations.

Pour la majorité des quartiers néanmoins, l'eau a stagné, elle n'a pas arraché comme derrière les digues. Elle a ainsi engendré des moisissures toxiques et des paysages de catastrophe silencieuse, avec des maisons vides. Dans les deux cas les conséquences physiques rendent les quartiers inhabitables car en ruines ou présentant des risques sanitaires.

- Conséquences économiques

On estime qu'elles sont comprises entre 70 et 150 milliards de dollars. Cet écart gigantesque s'explique par ce que l'on comprend dans ces pertes. Les biens assurés sont toujours pris en compte, mais parfois les pertes de gains qui auraient été réalisés pendant la catastrophe – de

nombreuses succursales ont déménagé (2000 entreprises) et avec elles leur potentiel économique.

- Effondrement politique

Les citoyens ont perdu confiance en leurs autorités du fait de la gestion indigente de la crise.

- Effondrement culturel et psychologique

Contrairement à la majorité des villes américaines la Nouvelle Orléans possède une population ancienne et très ancrée : le traumatisme des déplacés a été intense du fait de cet ancrage ancien.

Résilience ou aléa – vulnérabilité ?

Pourquoi utiliser le terme de résilience plutôt que le couple aléa / vulnérabilité à propos de Katrina ?

Utiliser ce couple risque de surreprésenter et instrumentaliser la violence de l'aléa. C'est d'ailleurs ce qu'il s'est passé avec la récupération politique de la violence de l'aléa par le président Bush et par le maire. Evoquer l'aléa permet de se dédouaner des responsabilités. D'autre part utiliser le couple aléa / vulnérabilité risque de focaliser l'attention sur la vulnérabilité environnementale (les rapports homme – milieu) et de suggérer que la solution est dans la transformation et la correction des rapports homme – milieu.

Or la Nouvelle Orléans est frappée de cancer géologique ; elle sera bientôt sous les eaux.

Le problème est de savoir s'il faut reconstruire une ville qui va disparaître d'ici un siècle ; par extension c'est le problème des chèques du Congrès, attribués ou non à la ville.

Un 11 septembre intérieur

Katrina a constitué un tel choc qu'elle a remis en cause les représentations qu'avaient les Américains de leur propre espace. Pendant 3 ans, les écrits ne parlent que de la catastrophe et surtout de l'aide qui n'arrive pas. Le concept de résilience permet de poser la question suivante : quatre ans après, comment peut-on encore en être là ?

Elle permet de s'intéresser aux modes de constructions de l'espace urbain (à ses trajectoires) alors que le couple aléa / vulnérabilité ne prend en compte que des entités constituées.

Elle prend aussi en compte les vulnérabilités sociales. La Nouvelle Orléans est un système socialement fragile, même s'il avait été situé ailleurs.

La ville constituait un système perclus de vulnérabilité culturelle, sociale, politique. D'où sa réticence à utiliser la notion d'aléa : l'aléa en lui même n'était pas énorme (niveau 3), bien moindre que Betsy et Camille dans les années 1960.

Ce n'est pas la résilience contre la nature mais avec la nature.

Une ville non résiliente ne se reconstruit pas. Les villes font partie des constructions les plus durables de l'homme. Depuis le XII^e siècle seules 42 villes dans le monde ont été abandonnées pour cause de catastrophe naturelle, hormis les villes nomades d'Amérique du Sud.

Aux Etats- Unis les catastrophes ont généralement été suivies de phases de croissance énormes comme le grand incendie de Chicago en 1871 et le tremblement de terre de San Francisco en 1906. Ces succès ont favorisé la vision américaine de la résilience.

Qu'est-ce qui fait la ville ?

La résilience ne se limite pas à la reconstruction.

Spatialement, que veut dire qu'une ville ne change pas de structure qualitative ? Une ville est un système très complexe, et sans modélisation il est difficile de répondre à cette question.

Cela veut dire que la ville reste une ville certes, mais quoi d'autre ?

La question soulevée par Katrina et le concept de résilience est la suivante : qu'est-ce qui fait la ville ? et qu'est-ce qui refait la ville ?

Au colloque de Nanterre en 2001 la plupart des articles parlent de la morphologie de la ville : parce que la morphologie est plus appréciable directement que des transformations sociales qui exigent des enquêtes multiples. Mais si l'on estime que la morphologie de la ville prévaut on évoque alors la résilience de l'*urbs* et pas celle de la *civitas*.

Dans « La ville se refait-elle ? » (*Géo*) ont été posées les questions suivantes :

Comment refonde-t-on le rapport des hommes à leur espace urbain ? Comment refonde-t-on de la *citadinité* ?

Il faut étudier pour cela la résilience culturelle c'est-à-dire la refonte d'une identité urbaine commune. Ce qui fait la ville est au moins autant son identité culturelle que sa morphologie.

Entre ces deux dimensions de la résilience, résilience morphologique et culturelle, quelles sont les autres ?

- La réorganisation de l'activité économique dans le système mondial
- La transformation de l'organisation des réseaux et services
- La transformation des rapports sociaux (ségrégation plus ou moindre)
- La transformation des rapports politiques : la refondation du rapport entre citoyens et gouvernement local (reprise de l'article de Diane Davis sur Mexico).

En tentant de créer des indices synthétiques de résilience on retombe sur les mêmes limites que pour la vulnérabilité : il y a toujours un biais disciplinaire. La résilience demeure extrêmement compliquée à modéliser, notamment à cause d'un problème de méthode dans l'appréciation.

Toute forme de résilience est-elle souhaitable pour la Nouvelle Orléans ?

Toute résilience n'est pas bonne à prendre. L'idée que la résilience est un retour à l'équilibre est dépassée mais décrit bien ce qu'il se passe dans la reconstruction concrète à la Nouvelle Orléans. Et ce n'est pas le genre de résilience que l'on souhaite.

Il y a un instinct universel pour reconstruire les villes de mémoire : les systèmes tendent à la conservation de leur énergie. De plus, la reconstruction de mémoire est la reconstruction la moins chère : cela coûte moins cher de laisser les gens revenir que de les indemniser. La reconstruction de mémoire efface également la mémoire du traumatisme urbain. C'est une façon de la dépasser : on parle d'une « productive form of denial ». Cette reconstruction de mémoire est portée par des intérêts particuliers et accompagnée par une construction du discours de l'âge d'or, toujours tentant. Elle n'est pas accompagnée ou presque à la Nouvelle Orléans : de nombreux particuliers reconstruisent seuls et sans concertations avec les autorités.

Il y a d'abord une raison économique à cette reconstruction de mémoire, le tourisme. De plus on a instrumentalisé la reconstruction de mémoire par le droit au retour : droit au retour en ville, mis surtout dans le quartier, dans la maison même où l'on vivait – conséquence de l'ancrage ancien des populations dont l'identité dépend du lieu. Les autorités ont encouragé cela, pressées de retrouver une solvabilité – une « chocolate city » de nouveau sur pied. On a lu cela comme une incitation à revenir : une reconstruction libérale au sens européen, un laisser faire avec l'idée que l'on reviendrait naturellement à un équilibre inertiel.

Mais le retour à l'équilibre n'est pas une question de choix. Est-il vraiment acceptable de considérer comme résiliente une ville qui reviendrait à son état antérieur alors que cet état antérieur est déficient ?

La reconstruction est lente, en mosaïque, avec tant de déterminants au départ que les situations semblent très disparates. Les services sont extrêmement déficients ; la distribution d'eau potable est impossible à cause des conduites rongées par le sel par exemple. En laissant trois familles rentrer dans tel quartier et trois dans tel autre les autorités se dispensent d'installer des lignes de bus. On laisse des gens encore plus isolés non à cause de Katrina mais parce qu'on leur a dit de revenir.

Les taux de reconstruction sont beaucoup plus importants dans les quartiers très pauvres que dans les quartiers riches. Les facteurs de résilience ne sont donc pas des facteurs de non vulnérabilité.

La reconstruction n'est pas un choix mais comme l'a dit une interviewée « je peux être pauvre n'importe où mais pas aussi bien qu'ici ». L'ancrage perdure, alors même qu'il ancre dans un espace grevé de problèmes.

Un retour à l'équilibre mais sans résilience.

Ceux qui ont rétabli leurs liens au tissu urbain le plus vite sont les gangs. La résilience est mauvaise quand elle rétablit des choses qui ne fonctionnent pas ou sont nocives : toute résilience n'est donc pas bonne à prendre.

La mise en mémoire fait partie de la résilience : cette mémoire est une pré condition à une future meilleure résilience. A la Nouvelle Orléans le déni prime : on donne un statut ponctuel et exceptionnel à Katrina. La société se dispense donc de s'y adapter. L'évacuation de Gustav en 2008 s'est bien déroulée grâce à cette mémoire mais les autorités n'ont pas prévu les moyens du retour. Certains ont donc décidé de ne pas partir en cas d'alerte la prochaine fois : on retourne à la situation pré Katrina. Ce qui démontre que la capacité de résilience est décidément fragile.

« Rebuilding it better than it was before »

L'idée qu'il faut rendre la ville meilleure est essentielle dans la reconstruction de la Nouvelle Orléans. Reste que ce « meilleure » a plusieurs sens :

- plus grande, plus riche
- meilleure d'un point de vue environnemental
- ou meilleure veut-il dire plus juste ?

« Bigger, richer »

La Nouvelle Orléans était avant Katrina une ville en déclin. On a beaucoup entendu « bigger, richer » en se basant sur les retours d'expérience Chicago et San Francisco qui ont développé chez les Américains un « optimisme de la catastrophe » (K. Rosario). Cette résilience étant nécessaire au système urbain : la ville se renouvelle par des cycles de destructions créatrices. On considère dans cette optique la diversification et l'augmentation des échanges économiques, la croissance de la population.

Mais avant Katrina, la population est beaucoup plus vaste que l'économie : aujourd'hui, faut-il vraiment que la population augmente ou garder une population réduite pour être en adéquation avec l'activité économique ? L'activité économique actuelle se résume au tourisme et au port.

Il faut recréer des canaux et faire tomber des digues pour relancer l'activité portuaire. Or on accroît ainsi la vulnérabilité de la ville, ce qui va contre « rebuilding safer ».

L'amélioration environnementale

Le destin d'une digue est de casser : mettre du fixe dans un milieu dynamique ne fonctionne jamais totalement. Reconstruire une ville meilleure du point de vue environnemental remettrait en question l'existence de ces digues.

Une autre possibilité serait d'adopter un urbanisme flexible ; reste qu'on ne sait pas bien ce qui serait vraiment flexible là dedans.

La forme flexible consisterait à laisser des espaces de la ville en réserve pour recueillir les eaux au cas où et à concentrer la ville sur des espaces plus sûrs. Cet urbanisme flexible rejoint les débats sur la ville insoutenable (durée des villes face à leur dilatation, non face aux risques naturels).

Compacter la ville permettrait de réduire l'empreinte urbaine mais des quartiers ne seraient pas reconstruits ; on retombe alors sur un problème de justice spatiale

Reconstruire une ville plus juste

Il s'agit de réduire l'anthropie ou les dysfonctionnements du système. Il y a une filiation entre justice spatiale et production de l'espace.

Une ville plus juste est un espace produit, une ville reconstruite et plus juste qu'avant. Elle doit répondre à la question « où est-ce que le processus de planification témoigne de plus de désir de justice spatiale ? »

Deux indicateurs correspondent à ces deux axes

- une meilleure distribution de la ville

Il faut éviter les concentrations de riches ou de pauvres, la ghettoïsation comme la gentrification. Deux options sont possibles : soit on redistribue les gens, soit on amène la ville, c'est-à-dire les services, à tous

- La refonte d'une citoyenneté

L'implication des citoyens dans les décisions est nécessaire à la cicatrisation urbaine. Pour qu'il y ait vraiment résilience l'idée que l'on fait société doit exister. Or à la Nouvelle Orléans on constate l'aggravation de certains processus, une identité complètement fragmentée et des processus de décision à sens unique dont les habitants sont quasiment otages.

Conclusion

La résilience est une reconstruction qui n'est pas seulement physique. Elle permet de traduire « Recovery » : qui est à la fois un processus, un résultat, et implique de soigner un corps vivant, complexe.

Le concept de résilience permet d'interroger nos préjugés sur ce qui fait ou refait le procédé urbain. On en arrive au problème conceptuel de la spatialisation de la résilience.

La modélisation de celle-ci demeure compliquée, et en modélisant on perd en signification pour gagner en information. Il reste beaucoup de travail à faire sur cette modélisation

Pistes de recherches

→ Quelle temporalité pour la résilience ? Est-elle jamais achevée, dépassée ? Y a-t-il un moment où ces processus de reconstruction ne seront plus pertinents pour parler de la situation de Nouvelle Orléans ?

Aujourd'hui la Nouvelle Orléans connaît une situation de crise urbaine qui n'a plus grande chose à voir avec Katrina ; Katrina a été une perturbation et non une bifurcation réelle pour le système urbain.

Dès que l'on sort de la catastrophe on sort généralement de la géographie des risques : mais il demeure une catastrophe silencieuse. La notion de résilience permet de rester en géographie des risques et de mieux comprendre ce continuum.

La reconstruction est une reconstruction par le bas, et on observe la constitution d'un « recovery capital » qui n'a plus grand chose à voir avec Katrina mais sert à la résolution de la crise urbaine américaine.

C'est une reconstruction inertielle de mémoire très rapide.

On constate d'autre part les limites de la planification. Des plans pour une ville plus riche, plus sûre, plus juste, plus respectueuse de l'environnement ont été conçus mais ils ne sont pas réalisables car les gens feront ce qu'ils feront.

La résilience n'est pas un état, c'est une dynamique, d'où des problèmes d'échelles temporelles : la résilience peut-elle jamais être délimitée ? La reconstruction physique oui, mais la résilience ? Cela demeure une question ouverte.